29e ANNÉE (3e SÉRIE) | No 39 | 26 SEPTEMBRE 1907

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*EDITION COMPLÈTE ; *de 10 francs à l'*EDITION PARTIELLE.
Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

NOTES ET SOUVENIRS
D'UN VIEUX MORALISTE

§ XLI. — Le Modernisme

Vetera novis augere.

Le *modernisme* est un mot et une chose fort à la mode depuis quelque temps, et qui menacent de le devenir, dans un avenir prochain, bien davantage encore. Si ce n'était là qu'une nouveauté de passage, un caprice de dilettantisme critique, comme la fantaisie désordonnée de l'esprit humain s'en est toujours permis à toutes les époques de l'histoire, il n'y aurait guère lieu de s'en émouvoir. Les boutades courantes de la raison déraisonnante, en quête d'originalités inédites, ne valent pas qu'on leur fasse l'honneur de s'y arrêter. C'est leur donner une importance hors de proportion avec leur valeur, et trop naïvement répondre aux espérances de leurs inventeurs, que de les prendre au sérieux.

Aussi le nombre est-il quasi infini des sottises de tout calibre, des opinions singulières, téméraires, fausses, bizarres, souvent également dénuées de bon sens et de conformité avec la foi, que l'Eglise laisse éclore et vivre au sein de la société catholique, imprimer et débiter par quiconque se croit la vocation d'avoir des idées neuves et le devoir d'en informer ses contemporains. Ce sont là de petits cailloux, des brises légères dont le jeu indiscret peut tout au plus rider momentanément la surface de son océan doctrinal, sans troubler la substantielle tranquillité de la masse.

Tout autre est son attitude, moins facile et tolérante, beaucoup plus sévère, aux heures des ébranlements plus profonds de la tempête. Telles la vigilance inquiète et la fermeté du commandement qui s'imposent au pilote à l'heure du danger.

Le mouvement « moderniste » a pu n'être à ses débuts qu'un amusement d'enfant en rupture de discipline et de sens commun. On n'y a pas pris garde, alors que rien n'autorisait à y voir autre chose qu'une agitation de surface dans le monde des idées, sans imminence de sérieux péril à l'horizon.

Mais voilà que le coup de vent est devenu ouragan, pas encore cyclone, ni trombe, Dieu merci ! une menace grave toutefois, dont il est prudent de s'inquiéter, autant qu'il serait pusillanime d'en avoir peur. L'Eglise, du reste, nous donne l'exemple. Son magistère vient de jeter au monde un cri d'alerte — non pas d'alarme — par la proscription solennelle des 65 propositions, plus ou moins entachées de modernisme, que condamne le récent décret *Lamentabili* promulgué par le Saint-Office en forme authentique sous confirmation de la signature pontificale.

L'*Ami du Clergé* n'a pas attendu cette manifestation de la pensée du Saint-Siège pour mettre en garde ses lecteurs contre les hardiesses doctrinales qui s'y trouvent réprouvées. Nous ne sommes point de ceux que vise le document apostolique et n'éprouvons guère le besoin de dire que nous y adhérons. C'est toute fierté et joie pour nous de voir solennellement canonisés des enseignements et des tendances qui ont toujours été les nôtres.

Mais, si Rome a parlé, et si, sous certains rapports, et pour beaucoup de gens, la cause est entendue, finie, il s'en faut que la presse catholique soit déchargée du devoir qui lui incombe de préparer les esprits à mieux accueillir la parole de Pierre en leur montrant à la fois, autant que de besoin, et sa justification rationnelle et sa très sage opportunité.

Voilà pourquoi l'heure nous semble venue de mettre au point l'affaire du *modernisme*. Le décret *Lamentabili* ne le nomme pas. Il en est tout rempli cependant. Les juges du Saint-Office constituent un tribunal de vérité, non une cour d'assises. C'est dans le domaine des idées, en dehors des considérations contingentes de choses et de personnes, que s'exerce leur magistère doc-

trinal. Ils condamnent des propositions suspectes, à l'heure où il convient de le faire, en elles-mêmes, en raison de l'erreur ou du mal qu'elles renferment, par souci de protéger l'ordre chrétien de la foi et des mœurs, sans se préoccuper de leur cadre historique, non plus que des circonstances détaillées et pratiques de tout genre qui ont déterminé leur éclosion, favorisé leur développement et enfin rendu nécessaire l'intervention des sanctions publiques.

C'est précisément ce travail d'analyse expérimentale et vécue que nous voudrions offrir aujourd'hui à nos lecteurs.

Aucun d'eux, assurément, n'a besoin d'autre chose que de l'affirmation du Pape pour adhérer de plein cœur et de plein esprit à ses décisions; aucun d'eux n'a hésité à donner, dès la première heure, son entier assentiment à l'œuvre doctrinale du décret *Lamentabili*.

Nous espérons néanmoins faire besogne qui leur sera peut-être utile et agréable en leur offrant, sur les alentours de la condamnation désormais célèbre, quelques explications qui pourront aider à la justification de leur propre foi, en même temps qu'elles leur permettront de la mieux faire juger et accepter de certains esprits piqués de « modernisme » qu'ils sont exposés à rencontrer au cours de leur ministère pastoral.

§ 1er. — Qu'est-ce que le modernisme ?

Toute action est un changement. La cause active, d'abord, quelle qu'elle soit — il n'est question ici que des causes secondes,— par le fait même qu'elle passe du *non agir* à *l'agir*, de la puissance à l'acte, comme on dit en langage philosophique, subit une modification en elle-même dans son propre être ; car pour elle c'est plus, autre chose au moins, et très réelle, que d'être en activité d'exercice à un moment donné après le repos d'inertie où elle sommeillait l'instant d'auparavant. Mais laissons cette considération un peu subtile du *changement* qui survient dans la cause quand elle passe de la puissance à l'acte. Aussi bien n'est-ce point là le côté intéressant de notre problème, qui vise exclusivement la nouveauté d'être produite par l'action dans son *effet*.

Toute opération a un *terme*, sans quoi elle ne serait pas opération, si elle n'opérait rien du tout. Ce terme est précisément la réalité, substantielle ou accidentelle, sensible ou spirituelle, plus ou moins accessible à notre connaissance, mais la parcelle d'*être nouveau* enfin qui était pur néant avant l'opération, et que la cause active appelle à l'existence à l'instant où elle agit. Point d'effet sans cause, dit-on ; l'axiome retourné est tout aussi évident : Point de cause en acte d'exercice sans effet réel correspondant.

Or, qu'est-ce que la vie, qu'est-ce même que le mouvement des corps inanimés, qu'est-ce que la végétation, la sensation, l'appétit, la connaissance intellectuelle et la volition délibérée, qu'est-ce que la rotation des astres au firmament et le jeu infiniment compliqué des énergies moléculaires et intra-atomiques de tout genre, sinon de l'action, et donc du *changement*, une suite, sans numération possible pour nous, de forces perpétuellement en travail de nouvel exercice, avec la série innombrable correspondante des modes d'être nouveaux, successsifs, qui éclosent sans cesse sous l'influence de leur causalité.

Tout est donc mouvement et vie, c'est-à-dire *changement* ici-bas. Cette loi absolue dont la formule métaphysique ne fait en définitive que traduire une constatation expérimentale absolument évidente, a son application dans tous les ordres possibles de l'activité créée, aussi bien dans la biologie que dans la mécanique, dans le domaine moral que dans la physique, dans la vie des sociétés que dans celle des individus humains qui la composent.

Point d'œuvre vitale, par conséquent, ni matérielle, ni intellectuelle, ni privée, ni sociale, sans perpétuel renouveau d'être. Le « changement » est toute la raison et pour ainsi dire l'essence même de la vie des créatures.

En ce qui concerne la société, était-il même besoin de recourir à des considérations philosophiques si abstraites pour constater qu'elle obéit, elle aussi, à la *loi du changement ?* L'histoire de la vie sociale est-elle autre chose qu'un catalogue, fort incomplet d'ailleurs, de la série des changements profonds qui ont constitué les étapes successives du mouvement de la civilisation arrivé, en attendant plus et mieux pour l'avenir, au magnifique terme qui fait notre admiration aujourd'hui ?

Or, en face de cette loi et de ce fait, quelle doit être l'attitude de l'Eglise, société sanctificatrice dont l'action est, de toute évidence, intimement liée à la vie des sociétés civiles qu'elle a tout justement pour mission de conduire dans les voies évangéliques de la rédemption surnaturelle et du salut final de l'éternelle béatitude ?

La coexistence de ces deux organismes, également vivants, également humains, également sociaux, est un non-sens, s'il n'y a pas entre eux l'accord et l'adaptation sans lesquels on ne conçoit même pas l'échange minimum de relations qui peut seul assurer le commun profit que les hommes doivent, de par Dieu et son Christ, retirer de leur communauté de vie sociale.

Là-dessus l'on conclut : Le monde civil marche, donc le monde religieux doit marcher aussi; les mœurs civiles changent, donc les mœurs chrétiennes doivent changer aussi ; les idées de la philosophie et des sciences profanes progressent, donc les idées de la foi catholique doivent progresser aussi. Il faut désormais parler au peuple la seule langue qu'il comprenne, la langue nouvelle dont tous les mots résonnent d'un écho jadis inconnu, où se donnent rendez-vous toutes les

sonorités harmoniques du progrès, du bien-être, de la liberté, de la transformation des idées et des choses, sur un plan de perfection indéfinie sans cesse croissante, jamais réalisée, toujours fascinante comme finalité souveraine, et premier moteur de la nouvelle vie ouverte à l'humanité par la moderne civilisation.

Mais non! disent les champions du « statu quo » traditionnel. L'Eglise n'est pas faite pour suivre servilement à la remorque les évolutions sociales qu'elle a, au contraire, le devoir de diriger, de réprimer au besoin, de surnaturaliser toujours. Que vient-on nous parler d'adaptation, autant dire de subordination, de la doctrine et de la discipline religieuses aux caprices d'une pseudo-civilisation mécréante? L'Eglise tient de Dieu sa foi et sa morale, son droit à vivre et à gouverner les âmes. Veut-on qu'elle incline tout cela devant l'orgueil du droit humain révolté? Et conçoit-on que le souci d'implorer la faveur du monde qui la persécute suffise à justifier tous les changements, toutes les palinodies qu'on voudrait lui imposer pour la remettre à neuf et l'adapter aux évolutions survenues dans les sociétés qui l'abandonnent? Du reste, la question est plus simple : l'Eglise est en possession d'un *Credo* aussi infiniment vrai et intangible que la vérité divine elle-même. Les renoncements que lui demande l'esprit moderne seraient son suicide, tout simplement. Les catholiques vont-ils se laisser hypnotiser par le prétendu progrès de la civilisation jusqu'à ne pas voir ce péril de mort pour elle, ou à en admettre sans trouble de conscience la désolante perspective ?

A cela les modernistes répliquent : L'Eglise doit vivre, et c'est parce que nous voulons l'arracher au danger de mort qui la menace que nous l'invitons à abandonner la position, désormais intenable, où l'esprit conservateur et réactionnaire du temps passé voudrait la maintenir envers et contre tous les avertissements de l'histoire, de l'expérience quotidienne et du bon sens. C'est plus qu'un anachronisme, c'est de la folie pure que de vouloir maintenir en plein cœur de la société moderne un organisme vieux de vingt siècles, qui a été conçu et construit pour une adaptation sociale totalement différente de celle que réclament les temps nouveaux. Mieux vaut une Eglise transformée qu'une Eglise morte, une religion accessible au peuple qu'une religion toute en souvenirs desséchés d'un ordre de choses qui n'est plus, bonne peut-être à susciter l'admiration des archéologues, incapable d'exercer, faute de contact et de vivante influence morale, sa mission réparatrice sur les âmes.

Le monde moderne avec ses idées et ses aspirations, avec ses exigences et ses mœurs, est un *fait* qui s'impose, qu'il faut prendre tel qu'il est, un fait qu'aucune puissance, pas même celle de l'Eglise, ne peut ramener en arrière dans la voie qu'il a abandonnée, ou plier à une discipline intellectuelle et morale qui n'a plus d'action possible sur lui.

Il ne reste donc qu'un parti à prendre, si l'on veut non pas seulement remettre l'Eglise en belle place d'honneur au sein de la société contemporaine, mais simplement assurer sa vie, l'empêcher de tomber dans la ruine et le néant où trop visiblement elle s'achemine : c'est de procéder sans retard à une transformation de ses dogmes et de sa morale qui les harmonise avec les idées et les mœurs du jour. Il n'y a de remède à l'anémie dont elle meurt que dans une large transfusion de sang nouveau emprunté au vigoureux organisme voisin dont elle doit en définitive partager la vie sociale sous peine de contredire à sa divine raison d'être.

Tel est le *modernisme ;* tel, en substance, son rêve et son langage.

Est-ce une simple aspiration ou tendance vague d'esprit et de cœur issue d'une pensée de foi simplement mal éclairée? Est-ce une erreur formelle, une négation précise heurtant de front des vérités de foi surnaturelle et même de vulgaire bon sens philosophique? C'est ce que nous aurons à préciser quand le moment de la critique sera venu. Nous ne faisons pour l'instant qu'exposer, et tout de suite nous voulons, en historien impartial, noter que le *modernisme* a, comme tout système humain, ses *radicaux* et ses *modérés*.

Les modernistes n'ont pas tous la même audace, ou la même inconscience, ou la même ignorante bonne foi en matière de religion révélée. Beaucoup d'entre eux n'ont vu et ne voient encore dans le « mouvement moderniste » que le côté brillant par lequel il charme l'imagination des simples, que ravit toujours la perspective de la splendeur triomphale d'une Eglise scientifiquement réformée et adaptée aux idées et aux mœurs du jour. On ne leur dit pas et ils ne soupçonnent guère qu'elle devrait payer cette brillante transformation au prix d'un renoncement à tout ce qui constitue l'essence même de sa caractéristique surnaturelle, au prix de l'abandon de son Evangile, de ses dogmes, de sa divine origine, au prix de son propre suicide. Aussi bien ceux-là sont-ils encore assez sincèrement catholiques pour s'arrêter net et refuser à temps de participer à un entraînement qu'ils verraient aboutir à de pareils abîmes.

Mais, à côté des simples, il en est d'autres qui voient les choses de plus haut et de plus loin, d'autres que ne trouble pas autant l'hypothèse d'une *adaptation* qui serait finalement une *absorption* de l'Eglise dans l'esprit moderne, une réduction de tous ses éléments transcendants, divins et révélés, à des proportions purement naturelles, à de simples manifestations évolutives, plus ou moins autonomes, de la pensée humaine subjective, escortées de tous les genres d'activité, morale et autres, que sont les expansions de ses énergies spontanées indéfinies.

Ils veulent rester, disent-ils, catholiques quand

même, et tiennent pour une injure qu'on doute de leur catholicisme. Mais que reste-t-il de catholique dans leur nouveau concept de catholicisme transformé ? Voilà ce qu'ils ne se demandent guère, et de quoi en tout cas ils n'ont cure. Une chose, une seule, les intéresse, la « modernisation du catholicisme. » Ils partent de ce principe à priori, de ce postulat, qu'un catholicisme modernisé est toujours un catholicisme, sans se préoccuper de chercher, sans oser peut-être s'avouer dans quelle mesure la logique les obligerait à se fixer une définition du catholicisme avant de penser à lui faire subir une altération quelconque, fût-elle la plus souhaitable du monde et la plus moderne.

Catholicisme moderne! Nous aurons à voir, nous, quelle peut et doit être la relation possible de ces deux termes, et si l'épithète, ici, au lieu de le respecter, ne supprime pas, en l'absorbant, le substantif. Nous voulons bien qu'il y ait une manière de l'entendre qui reste sur la bonne limite, et ne tombe point dans ce fâcheux inconvénient. Personne ne doute qu'on puisse, étant catholique, avoir des idées modernes et chercher à en tirer parti pour le plus grand bien de la vie religieuse et du bon ordre de la société civile : *Vetera novis augere*.

Ce modernisme-là est de pur bon sens, on ne peut plus légitime, obligatoire même. Il est de tous les temps ; jamais l'Eglise et ses fidèles n'ont manqué de le mettre en pratique depuis tantôt vingt siècles. Il n'est en réalité que le premier principe élémentaire de la prudence qui consiste, pour la sage organisation d'une vie quelconque, à tenir compte des circonstances où elle est appelée à se développer. Aussi n'avait-on pas encore éprouvé le besoin de donner à cette vieille chose un nom nouveau, et si l'on parle aujourd'hui de « modernisme, » c'est d'un autre phénomène, inédit celui-là, datant d'hier, qu'on entend parler et d'un phénomène si bien récent qu'on a dû ajouter à la langue un mot créé tout exprès pour le désigner.

Quelles que soient les « intentions » des modernistes, lesquelles ne sont pas en cause ici, le modernisme est donc en réalité, très précisément, cette tendance ou cet ensemble d'erreurs qui consiste 1° *en théorie*, à se faire du « catholicisme moderne » une conception, logiquement mal équilibrée, où l'on est porté à grossir indéfiniment l'épithète au préjudice du substantif, au risque de sacrifier la substance à l'accident, et d'atteindre le catholicisme jusqu'en son essence sous prétexte de le moderniser ; 2° *en pratique*, à diminuer ou supprimer dans le catholicisme tout ce qui peut choquer l'esprit moderne, et, mieux que cela encore, à faire pénétrer positivement dans le catholicisme le plus possible d'esprit moderne.

Plus brièvement « *le modernisme est la subordination théorique et pratique du catholicisme à l'esprit moderne.* » Cette définition est claire. Elle le sera plus encore quand nous aurons précisé la portée de l'expression fameuse « esprit moderne » que nos modernistes ont perpétuellement sur les lèvres, sans qu'aucun d'eux paraisse préoccupé de se rendre compte exactement du sens qu'il lui donne.

§ 2. — Les méfaits du modernisme

Il serait long et probablement assez inutile d'en dresser une liste un peu complète. Il suffira de signaler les plus caractéristiques. Le lecteur en trouvera toute une série consignée dans les 65 propositions condamnées du décret *Lamentabili*.

LE MIRACLE. — C'est un des gros scandales de l'esprit moderne qui, depuis tantôt deux mille ans (!), s'acharne à en ruiner de son mieux l'invincible valeur apologétique. Puisque la science et les savants ne veulent pas entendre parler de miracle, il faut bien le supprimer.

Et on le supprime. Les faits dits miraculeux deviennent sous la plume de nos modernistes, ou des hallucinations sans vérification objective possible, ou des créations sentimentales de la foi qui, comme chacun sait, se fabrique de toutes pièces l'objet de ses complaisances. En tout cas, pour ce qui concerne les miracles évangéliques, ce ne sont que des narrations dont la critique a tôt fait de démontrer le caractère légendaire totalement dépouillé d'authentique historicité acceptable, pendant que la philosophie, de son côté, prouve l'impossibilité d'attribuer à une intervention divine ces manifestations singulières, auxquelles il est interdit à priori d'être autre chose que des phénomènes entièrement dus à l'évolution des énergies spontanées de la nature.

Même explication critique et même suppression radicale des *prophéties*, dont l'esprit moderne se montre choqué non moins que des miracles.

LE CHRIST. — Quel besoin et quelle raison d'en faire un Dieu, au risque de causer du chagrin à l'esprit moderne ? Va pour le *Christ de la foi* qu'il est loisible à tout croyant d'imaginer comme il l'entend, comme il le veut, puisqu'aussi bien, dit-on, la foi est œuvre de sentiment et de volonté, non de raison, encore moins de critique. Ce Christ-là a été fait Dieu par ses fidèles croyants du début, et rien n'empêche que leurs successeurs d'aujourd'hui s'offrent, si bon leur semble, les satisfactions de la même foi à la divinité de Jésus. Mais le *Christ de l'histoire* est et ne peut être qu'un pur homme, qui n'a même pas eu tout d'abord la conscience de la mission finale messianique que les circonstances lui ont imposée, et auquel la « conscience chrétienne » a fait après coup une apothéose que le pauvre supplicié du Calvaire n'a sans doute jamais soupçonnée de son vivant.

L'EGLISE. — Une société d'origine surnaturelle, investie de pouvoirs divins, capable à un moment donné de vouloir exiger l'obéissance de l'Etat

et de la raison à sa transcendante autorité, jamais l'esprit moderne n'admettra cela !

Il faut donc supprimer l'Eglise ; et on la supprime. Voici la recette. Les premiers « hallucinés » qui ont créé dans la conscience populaire la fortune de Jésus crucifié ont mis en circulation tout un ensemble de théories et de légendes spontanément inspirées par le rêve de leur sublime croyance. Un groupe, une société, un rudiment de hiérarchies se sont ainsi tout naturellement constitués, que les disciples ont eu soin de rattacher étroitement à la divine légende du Maître, Dieu vivant désormais dans leur foi.

Telle est l'origine que la critique moderniste attribue à la société de croyants qui porte dans l'histoire le nom de « l'Eglise. » Ajoutez à cela la série des perfectionnements que les âges chrétiens ont peu à peu ajoutés à l'organisme initial, et vous avez la théorie historico-critique de l'évolution « naturelle » de la société ecclésiastique, de tous les pouvoirs qu'elle s'attribue, de tous les rouages, sans cesse humainement créés ou modifiés, de son vaste organisme, y compris le souverain pontificat et l'infaillibilité de son magistère.

Tout cela pour un croyant reste œuvre surnaturelle et divine puisqu'ainsi l'imagine et le veut sa foi. Tout cela pour le « modernisme » n'est qu'un épisode de l'histoire des religions, qu'une simple étape de l'évolution des phénomènes sociaux, d'ordre tout naturel, qui promènent l'humanité à travers le champ infini de ses autonomes transformations.

La révélation, l'Ecriture Sainte. — Voilà de très vieilles et très divines choses qui déplaisent souverainement à l'esprit moderne. Comment ! Une vérité, des préceptes, un pouvoir sur les âmes, descendus du ciel, tombés des lèvres de Dieu ? Mais, pensez donc ! ce serait épouvantable ! Il faudrait accepter, subir tout cela, et bien d'autres choses encore avec, y compris l'agaçante obligation d'aller à confesse ? Non, non ! *Non serviam.* Et pour couper court radicalement aux angoisses de conscience qu'entraîne avec lui cet insupportable cauchemar d'une autorité supérieure à la raison humaine, s'imposant d'emblée à elle sans possibilité de résistance, l'esprit moderne dit : La révélation est une impossibilité. Point de conversation concevable entre l'homme fini et un Etre soi-disant Infini, dont notre pauvre intelligence n'est pas capable de se former une idée. Jamais Dieu, s'il existe, n'a parlé aux hommes pour ces deux raisons très simples, que s'il s'était permis cette fantaisie, il aurait parlé dans le vide, les hommes étant absolument incapables de l'entendre, et que, au surplus, la constitution native essentielle de notre esprit exigeant l'*autonomie* de la pensée, aucune vérité *hétéronome*, venant d'ailleurs que de la conscience humaine, n'est susceptible d'y entrer, d'y germer et d'y vivre.

Gardons, toutefois, pour ne point scandaliser trop tôt ni trop fort les simples, le mot « révélation ». Nous dirons alors que la révélation est l'ensemble des idées religieuses, d'origine purement humaine en définitive, qui se sont peu à peu condensées dans la conscience commune des croyants avec le caractère de transcendance (hallucinée toujours) dont la foi revêt son objet dans toutes les religions.

L'Ecriture dite Sainte est le livre où l'on a recueilli la double « révélation » judaïque et chrétienne. On peut la dire sainte en raison de l'œuvre religieuse qu'elle a en vue. Mais sainte par son inspiration immédiatement divine, surhumaine, cela jamais ! Qu'on distingue si l'on veut révélation et inspiration, peu importe ! L'esprit moderne étouffe sous la même radicale impossibilité ces deux formes où le rêve religieux voudrait voir une communication intelligente de Dieu avec les hommes.

Et ici arrivent à la rescousse, après la condamnation de principe à priori, les objections accumulées par la critique rationaliste et historique contre l'authenticité, la canonicité, la véracité, l'inspiration enfin, de l'Ecriture Sainte. Dépouillée de tout caractère divin, la Bible n'est plus qu'un livre historique comme un autre où sont racontés des faits et formulées des doctrines qui ne s'imposent à notre créance que dans la mesure où la critique rationnelle, indépendamment de tout argument extrinsèque d'autorité, en aura tout d'abord au préalable démontré la vérité.

Les Synoptiques ne sont que de simples échos de la conscience chrétienne « de ce temps-là », où la légende s'enchevêtre avec l'histoire, ou, en tout cas, une pure compilation de mémoires, justiciables avant tout, dans leur texte et leur interprétation obvie, du verdict de la critique historique.

Les Epîtres sont à apprécier de même façon, avec cette nuance toutefois que leurs auteurs, saint Paul surtout, s'y montrent moins soucieux d'histoire que de théologie, et donc préoccupés principalement de codifier pour ainsi dire en formules positives de leur choix la Christologie telle que l'avait peu à peu développée la pensée des croyants du premier siècle, bien au delà, cela va sans dire, de la notion qu'avait eue le Christ lui-même de sa mission, tout au plus messianique, nullement divine, ni surnaturelle, ni rédemptrice au sens que l'Eglise a adopté sur la foi de la théologie paulinienne.

Quant au quatrième évangile, il n'a point l'apôtre saint Jean pour auteur ; et c'est une pure méditation, poétique et pieuse, philosophique si l'on veut, tout imprégnée d'hellénisme, nullement un livre d'histoire.

Et voilà ce que le modernisme fait de l'Ecriture Sainte.

Les dogmes. — Le pragmatisme. — Tout dogme est pour l'esprit moderne radicalement entaché d'une double tare originelle où la raison voit un double motif de se refuser à l'admettre : son caractère *hétéronome* et son *immutabilité*. La pensée moderne n'accepte pas qu'on puisse lui imposer

« du dehors » des idées et des doctrines toutes faites. Elle est à elle-même la seule source possible de ses propres jugements ; ainsi l'exige, dit-on, la vitalité même de sa connaissance, qui ne se conçoit pas sans la spontanéité profonde des concepts qui l'alimentent. Telle est la grande loi de l'*autonomie de la pensée*. Un dogme, donc, qui est censé venir d'en-haut, ou d'ailleurs, de Dieu ou du magistère de l'Eglise, est une chose *hétéronome*, étrangère au processus normal de l'intelligence humaine, et en définitive une chose, non seulement indémontrable, en raison de son origine extra-scientifique, mais une chose simplement « impensable ».

Et qu'y a-t-il aussi de plus répugnant à la raison et à la loi si pleinement évidente de l'évolution que la notion d'une vérité immuable ? Tout change ici-bas, tout se transforme, tout vit et se fait en se défaisant sans cesse. L'absolu n'appartient pas au champ des contingences humaines : il est inaccessible.

La vérité est elle-même une chose essentiellement « relative et variable » parce que produit de vie et donc, comme tout ce qui vit, sujette à évolution. Au fond, pour les plus radicaux et logiciens penseurs modernistes, la vérité est action, et par conséquent œuvre purement subjective, mieux que cela, œuvre de volonté en tant que celle-ci est le point de départ dynamique de toutes les expansions actives de l'être humain raisonnable. Et voilà qui du coup anéantit dans la même ruine, plus profondément que ne l'avaient osé faire Kant et son école, tout dogme, toute vérité, toute objectivité et certitude de connaissance, toute philosophie enfin.

Embarrassé sérieusement par les exigences de cette critique sauvage, le modernisme soucieux de rester quand même catholique a commencé d'abord par sacrifier largement l'*hétéronomie* des dogmes.

Après tout, a-t-on dit, le fait, pour un dogme, d'avoir été consigné dans l'Ecriture ou formulé par une définition de concile, n'a été qu'une sorte de consécration solennelle de son existence antécédente dans la conscience religieuse du peuple. Un dogme n'étant donc que l'écho, en forme authentique, de la pensée chrétienne, on peut dire qu'il dérive finalement de cette pensée et que, pour un catholique, y soumettre sa raison, c'est encore faire acte de pensée autonome, un simple acte d'adhésion, non pas à l'autorité de Dieu ou de l'Eglise, mais au suffrage universel de ses confrères en matière intellectuelle.

Sur le point délicat de l'*immutabilité* du dogme, il a été plus difficile de donner satisfaction à l'esprit moderne. On l'a essayé pourtant, et voici comment :

D'abord, cette immutabilité n'est pas absolue ; elle comporte des distinctions, des réserves, ainsi que le prouve l'histoire même de l'Eglise. La dogmatique catholique n'est pas aujourd'hui ce qu'elle était au premier ou au second siècle de l'ère chrétienne. On a formulé nombre de dogmes nouveaux ; beaucoup d'anciens ont été éclaircis, interprétés, modifiés.— Jusque là rien que d'exact et de communément admis par tous les théologiens de l'Eglise, anciens et nouveaux.

Mais cela ne suffit pas. La loi d'évolution veut davantage, et il reste dans la doctrine catholique des dogmes gênants qu'il faut à tout prix faire disparaître, l'indissolubilité du mariage, par exemple, pour ne citer que celui-là en passant parmi beaucoup d'autres qui déplaisent à la pensée moderne ou contrarient la liberté de ses autonomes évolutions.

Quelques-uns se sont alors rejetés sur la théorie protestante qui partage les dogmes en « primaires » et « secondaires », ceux-ci seulement restant sujets à changement et à suppression. Peine perdue ! On n'est plus catholique du tout si l'on entre dans cette voie-là. Tous les dogmes étant également constitués objets de foi catholique sous la même infaillible autorité surnaturelle, sont sur le même plan. En supprimer un, c'est les supprimer tous. Rien de plus évident. Il fallait donc chercher autre chose.

Voici, enfin, la dernière invention du modernisme, féru de l'idée fixe d'accommoder l'immutabilité des dogmes avec la loi d'évolution. Savourez ceci, ami lecteur. C'est un morceau rare, de haut goût, et d'un dilettantisme qui charmerait peut-être par sa hardiesse adroite s'il ne trahissait tristement, avec une déplorable ignorance de la théologie catholique, l'intention prédominante de plier coûte que coûte la foi et l'Eglise aux exigences de l'esprit moderne, toujours énoncées comme un fait, sans discussion ni contrôle possible, qui s'impose à priori au culte idolâtrique de la pensée humaine.

Un dogme, donc, est une formule à double face. Il est à la fois spéculatif et pratique : *spéculatif*, quant à l'idée abstraite qu'il énonce, au lien logique des notions intellectuelles qu'il propose à l'esprit ; *pratique*, quant à l'attitude vivante qu'il prescrit. *Comme pensée*, le dogme ne présente qu'un assemblage d'idées ; comme *œuvre*, il impose au catholique telle action, telle omission, telle « attitude » cultuelle déterminée. Du côté *pensée* le dogme est chose philosophique, sujette à discussions, susceptible de varier suivant le système d'idées et d'hypothèses que chacun veut y mettre d'après sa propre mentalité, et ce n'est point par ce côté là — tout spéculatif — qu'il s'impose immuablement à notre adhésion. Il s'impose au contraire de façon absolue à nos actions comme loi et direction de vie par le côté *œuvre*. Ainsi, étant donné le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, j'ai l'absolu devoir de me conduire *comme si* Jésus Fils de Dieu était réellement là ; quant au contenu théorique du dogme, rien n'empêche que je le conçoive comme il me plaira, d'après le système philosophique de mon goût sur la substance et l'accident, sur la transsubstantiation, etc. Rien n'empêche, aussi, que l'interprétation philosophique ou théo-

logique donnée officiellement, même par la doctrine catholique, sur ce point-là, vienne à se modifier dans la suite pour faire place à une théorie toute différente et peut-être contraire. Le contenu *pensée* du dogme reste toujours relatif, systématique, incertain, tandis que sa *portée pragmatique* reste au contraire déterminée de façon fixe par l'autorité du magistère surnaturel.

Voilà le nouveau système auquel on donne le nom de « pragmatisme ». Il est assez clair que l'esprit moderne peut s'en montrer satisfait, puisqu'aucune vérité fixe n'étant, de façon « hétéronome », imposée à l'intelligence, la libre pensée contemporaine garde l'entière indépendance de ses évolutions et révolutions, sans danger d'entrer jamais en conflit avec la pensée du catholicisme ainsi radicalement vidé de toute doctrine.

Il est malheureusement plus clair encore que cette théorie audacieuse est simplement la négation de la foi et la ruine de l'Eglise.

La foi. — Les conflits de l'esprit moderne avec l'Eglise proviennent principalement des rencontres d'idées où la foi affirme ce que nie la libre pensée, et vice versa. Le modernisme devait tout naturellement se trouver amené à restreindre, à « minimiser » le rôle de la raison dans l'œuvre de la croyance, afin de laisser le plus large champ possible à la pensée dégagée d'entraves gênantes. Il n'y a pas manqué.

Et tout d'abord il s'est attaqué à l'analyse de l'acte de foi. A force d'exalter le rôle du sentiment et de la volonté dans l'adhésion de croyance à l'autorité d'autrui, il en est arrivé peu à peu, aujourd'hui, à ne plus voir dans l'acte de foi qu'une production subjective et spontanée dont les causes profondes déterminantes doivent être cherchées dans la conscience privée du croyant, dans sa sentimentalité, dans son libre arbitre. De fondement surnaturel à la foi, on n'en veut plus, soit en raison de l'*inaccessibilité* de cet ordre transcendant par rapport à la puissance finie de la raison, dont la science naturelle est le propre et unique objet, soit encore parce que des motifs de crédibilité ne peuvent engendrer qu'un assentiment du même ordre qu'eux, donc purement naturel et tout justement proportionné à leur valeur critériologique.

En fin de compte, croit qui veut, ce qu'il veut, comme il veut, comme il peut avoir intérêt ou plaisir à croire. Toutes les religions, toutes les croyances, tous les symboles, tous les fidèles en sont là plus ou moins inconsciemment. Croire peut n'être ni bon, ni mauvais. Ce n'est pas rationnel, ce n'est pas scientifique, voilà tout. Et si un conflit survient entre la foi et la science (comprenez : la critique), c'est à la critique qu'il faut s'en rapporter. Seules ses conclusions sont humaines et certaines, pour autant que la certitude est possible ici-bas. Libre à la foi, s'il lui plaît, de se contredire pour s'y adapter. C'est son affaire. L'esprit moderne n'en a cure. Il va droit devant lui dans la voie lumineuse qui mène à la réalisation des indéfinies perfectibilités de la connaissance humaine.

Tous les modernistes n'en sont pas là. Beaucoup répugnent à des conclusions aussi radicalement anticatholiques, et même, à l'occasion, parfaitement panthéistiques ou athées. Ils sont sur la route cependant. Observons-les à quelques-unes des stations intermédiaires où ils peuvent encore se croire provisoirement en sûreté.

Les nouvelles méthodes apologétiques. — L'esprit moderne est essentiellement un esprit de nouveauté. Pour lui complaire il faut donc se montrer « à la hauteur » du mouvement d'idées contemporaines. Or, de plus en plus ce mouvement entraîne la pensée à l'affranchissement des vieilles tutelles philosophiques ou dogmatiques, à l'affranchissement même des certitudes « objectives » devenues vieux jeu depuis que le souffle de Kant a de nouveau pénétré la philosophie et remis le subjectivisme à la mode.

L'apologétique dite « traditionnelle » démontrait la divinité du Christ et de l'Eglise par les miracles, les prophéties, et autres arguments empruntés à l'ordre objectif et historique des faits externes. L'esprit moderne ne veut plus entendre parler de tout cela. On a cherché alors quelque autre argumentation qui lui fût moins désagréable. De là les efforts tentés depuis vingt ans pour baser une apologétique de la foi sur des considérations d'ordre subjectif, sur les exigences internes de la conscience, les postulata profonds de la nature, de la pensée, de la volonté, sur la vie et l'action, sur le sentiment, etc.

Tous ces efforts, toutes ces théories apologétiques, plus ou moins « immanentes, » peuvent n'être pas en soi condamnables, certes. De tout temps la philosophie et la théologie catholiques ont admis comme parfaitement légitimes les moyens privés, voire tout subjectifs, qui se sont trouvés, la grâce aidant, capables de disposer pratiquement certains esprits à la foi surnaturelle. Vue du côté de son efficacité pratique dans les âmes, toute argumentation apologétique quelconque comporte un certain aléa de relativité personnelle qui oblige à tenir compte des conditions contingentes externes et internes du *sujet* auquel elle s'adresse.

Il reste cependant symptomatique au premier chef, que le mouvement moderniste ait si passionnément orienté l'apologétique catholique dans la voie subjectiviste, au point, — et c'est là sa plus grosse erreur, — au point d'avoir voulu, non pas seulement négliger, mais dédaigner comme frappée d'illogisme et de stérilité l'apologétique objective traditionnelle dont l'Eglise a toujours su vivre et vivre très bien depuis vingt siècles.

Tout cela se tient. Avec l'idée diminuée, et finalement fausse, qui s'est répandue du rôle de l'intelligence dans la préparation et l'exercice vécu de l'acte de foi, avec la prédominance très exagérée qu'on y a donnée à l'intervention volontaire et

sentimentale, autant dire à la poussée subjective de l'action, on devait tout naturellement se trouver amené, même en matière d'apologétique, à suivre l'esprit moderne dans ses divagations kantistes. Beaucoup de modernistes, aujourd'hui arrêtés sur la pente périlleuse, réveillés de leur sommeillante bonne foi par le cri d'alarme émané du Vatican, mesurent avec stupeur le chemin déjà parcouru, et commencent à apercevoir le terme de ruine finale où la logique de leur erreur les aurait tôt ou tard conduits, bien loin, hélas! de la raison et de la foi, jusqu'à l'universel agnosticisme...

L'AMÉRICANISME. — On n'a pas oublié cette autre forme de subjectivisme pratique solennellement condamnée par Léon XIII. Quoi qu'il n'y ait plus lieu d'en parler beaucoup, il convenait de la mentionner ici au passage. L'américanisme a sa place marquée dans le cadre du modernisme dont il n'est qu'une sorte de préface pratique et d'épisode avant la lettre. Les vertus passives (obéissance, humilité, etc.) ont fait leur temps, disaient les enthousiastes de la nouvelle ascétique mise à la mode par le P. Hecker. Place à l'action, aux énergies spontanées de la nature, au « self government » du moi, à toutes les expansions de la pensée, de la liberté et de la conscience individuelle! On se rappelle aussi comment l'autorité du magistère enseignant et dirigeant de l'Eglise était discrètement invitée à s'effacer pour laisser l'âme chrétienne s'entendre directement avec le Saint-Esprit, comment enfin les américanisants paraissaient supprimer en fait le péché originel et vantaient les charmes de la future éducation morale de l'homme par le développement, aussi indéfini qu'exempt d'entraves, de toutes les virtualités purement naturelles de son être.

Modernisme toujours, et toujours, aux dépens de la foi et de la raison, même hypertrophie du moi, même exaltation de la nature et de la liberté!

LE MAGISTÈRE CATHOLIQUE. — L'esprit moderne n'en veut à aucun prix. Tout naturellement le modernisme n'a pas manqué d'exercer là aussi l'action dissolvante de ses tendances conciliatrices à jet continu. La besogne était difficile pour des catholiques, le magistère constituant, de toute évidence, un rouage capital, absolument essentiel, dans l'organisme vivant de l'Eglise. Nous avons vu plus haut à quelles aberrations les « radicaux » en étaient arrivés pour atténuer, jusqu'à la supprimer, la portée intellectuelle absolue, immuable et hétéronome, des formules dogmatiques. Les « modérés » n'osent pas aller si loin. Ils épiloguent volontiers sur les changements disciplinaires, voire sur les modifications du symbole qu'il leur paraît possible d'imaginer et d'espérer, dans la doctrine catholique, pour donner satisfaction aux desiderata de la moderne civilisation. Ils veulent néanmoins entendre tout cela sans péril pour la foi.

Mais quelle débauche de critiques, de libertés de penser et d'agir, en deçà du point précis où l'hérésie formelle est en jeu! Visiblement le magistère ecclésiastique leur pèse. Ils s'en méfient, comme l'écolier du règlement disciplinaire qui comprime « l'autonomie » de ses caprices.

Qu'est-ce, disent-ils, que cette manière, jadis à peine tolérable, inacceptable aujourd'hui, de faire intervenir l'autorité d'un pouvoir juridictionnel dans les choses de la pensée? Obéir n'est pas avoir raison, pas plus que commander. Quelle philosophie a jamais enseigné que la vérité peut être le produit de la volonté d'un supérieur?

L'Eglise condamne un livre, une proposition, un système d'idées. C'est peut-être son droit, à un certain point de vue étroit où elle juge que pratiquement son intérêt social est en jeu et sous ce rapport on conçoit que ses fidèles prennent « extérieurement » l'attitude respectueuse correspondante qui leur est demandée. Mais ils peuvent s'en tenir là, et, au fond, garder sur le point en litige le jugement qu'ils avaient auparavant et qu'ils tenaient personnellement pour vrai.

De là chez le moderniste une parfaite désinvolture et indépendance intellectuelle à l'endroit des décisions doctrinales émanées du magistère Pontifical par l'organe des Congrégations romaines. Constamment l'affaire de Galilée est remise sur le tapis, et l'autorité du Saint-Office traitée de façon désobligeante par des plumes catholiques. Le cas de l'*Index* est pire, et plus caractéristique encore. Il est entendu qu'on peut n'en tenir aucun compte. Et n'a-t-on pas vu tout récemment se former dans les milieux catholiques modernistes une Ligue ayant pour but de créer un vaste et profond mouvement d'opinion contre l'*Index* romain afin d'en obtenir la suppression, sous le prétexte, plus ou moins franchement formulé, que la mise à l'*Index* est devenue un scandale pour l'esprit moderne, un pur archaïsme doublé d'un non-sens, une irréductible contradiction de la liberté de penser et d'écrire, qui constitue le plus rationnel et intangible principe de la civilisation actuelle?

Et voilà comment, par cette voie-là, comme par quelques autres encore, le modernisme aboutit à un mouvement de réaction anti-ultramontaine très significatif pour qui veut se donner la peine d'en étudier de près les origines, les moyens et l'aboutissement final. Tout cela n'est en définitive que la lutte antique de l'*autonomie* contre l'*hétéronomie* de toute autorité surnaturelle quelconque, un effort pour soustraire la liberté de penser aux directions de la foi et du magistère de l'Eglise sous toutes ses formes.

LA RAISON ET LA FOI. — Voit-on maintenant ce que deviendra le catholicisme le jour où la logique de ces audacieux réformateurs l'aura entièrement *modernisé?* La foi et l'Eglise seront tout ce qu'il leur plaira d'être dans un ordre d'hallucinations et de conventions subjectives, sur un terrain désormais étranger au domaine de la raison et de la science, sans aucun contact possible

désormais avec lui. La foi aura ses « constructions » idéales qui pourront être la contradiction des thèses certaines de la critique et de l'histoire. Qu'importe, si, enfin, toutes les religions en sont là, toutes également indémontrables, et invérifiables dans l'objet transcendant, rationnellement inaccessible, qu'elles assignent à leur culte rituel ?

Et ce sera encore être catholique que de professer, quoique ainsi transformée, la religion issue du Christ et de l'Evangile !... On en sera quitte pour se faire une théorie nouvelle de la révélation, des dogmes et de leurs adaptations sacramentaires et liturgiques à la vie chrétienne. Une cloison étanche séparera les deux compartiments : science et foi. Le savant dans son laboratoire oubliera ce qu'il aura cru et fait dans la chapelle voisine. De son côté le croyant, bien assuré que sa foi suit une ligne « parallèle » à celle de sa raison, n'aura même pas à envisager l'hypothèse de leur rencontre. L'Eglise, par exemple, devra y mettre un peu du sien et, pour maintenir le parallélisme, éviter toute chance de contact, en modifiant au besoin son allure, en la réglant en tout cas sur celle de la science, de la critique et de la raison pure. Rien n'empêche qu'elle décore à son goût de toutes les perfections transcendantes et divines possibles son Christ à elle, le *Christ de la foi*, mais à la condition cependant que cette ornementation de fantaisie laisse intacts tous les traits que la raison critique tient pour seuls certains et objectivement vrais dans le seul Christ réel, ce pur homme qu'elle appelle le *Christ de l'histoire*.

Voilà, penserez-vous, qui est monstrueux, invraisemblable. Se peut-il que tant d'erreurs et d'hérésies, qui aboutissent en fin de compte à une sorte d'apostasie radicale, soient jamais entrées dans le cerveau d'un catholique ? C'est ainsi pourtant. Tout cela a été pensé, dit, écrit, imprimé et répandu, non sans quelque fracas, dans certains milieux catholiques, soi-disant intellectuels, où sévit la fièvre du modernisme. Les fidèles, Dieu merci ! n'y voient rien encore, et, dans son immense majorité, la société catholique, y compris la masse de son clergé, reste indemne. Mais pour combien de temps, si l'on n'y met bon ordre en signalant le mal, ce qui est un très suffisant moyen d'en paralyser les influences ?

Tout moderniste, nous l'avons dit déjà, ne donne pas dans toutes les sottises que nous venons d'énumérer. Est-ce à dire pourtant que notre exposé du modernisme, dans sa plus complète et loyale expression, soit une caricature ? Nous ne ferons ni l'honneur ni le chagrin de les nommer, aux coryphées de la littérature moderniste radicale. Ceux qui l'ont comme nous fréquentée savent que nous n'exagérons rien. Du reste, le décret *Lamentabili* est là pour garantir la sincérité historique des méfaits que nous mettons à bon escient sur le compte du modernisme.

§ 3. — Psychologie du moderniste

C'est pour l'ordinaire un excellent homme, catholique sincère, pratiquant même, le plus souvent un laïque, jeune, intelligent et instruit, quelquefois un prêtre, jeune aussi, plus brillant de l'éclat de ses succès universitaires que recommandable par la solidité de sa science ecclésiastique. Erudit, passablement frotté de science, de critique et d'histoire, d'imagination vive servie souvent par un chaud talent de parole, il est charmant à entendre quand il développe les séduisantes perspectives sociales qu'il rêve pour sa religion et son Dieu glorifiés dans la plus scientifique et moderne des apothéoses.

Il a au cœur deux amours magnifiques, et dans l'esprit une déplorable ignorance qui en gêne fâcheusement le bon équilibre. C'est un passionné de la foi et de l'Eglise ; un passionné aussi de la civilisation moderne et de la science. Il n'entre point dans sa pensée que l'esprit moderne ne soit pas une admirable et excellente chose, pas plus qu'il n'imagine de tache ou d'imperfection dans sa foi de loyal catholique. Son idée fixe est de marier, coûte que coûte, ces deux beautés ensemble, au risque d'exiger de part ou d'autre des sacrifices dont l'importance disparaît à ses yeux devant l'idéal ravissant du but à atteindre.

Tel est son rêve. Et tel est son tort. Le moment arrive, en effet, où les deux conjoints lui présentent les raisons qu'ils ont de ne point s'entendre. Là est le péril. Avec une balance exacte il saurait estimer à leur juste poids les arguments pour et contre. Or, c'est ce qui lui manque. Il n'a pas de philosophie, ou si peu ! à moins qu'il n'en ait trop, ce qui revient au même, et, de théologie encore moins !

S'il se trouve doué par avance d'une solide formation habituelle d'esprit catholique, le flair surnaturel de sa foi l'arrêtera au bord du précipice. Faute de pouvoir assez le pénétrer, il passera outre au problème et ne se croira pas obligé d'en fournir la solution à ses contemporains. Il laissera là le projet d'union, et gardera intacte sa foi et sa fidélité pratique à l'Eglise. Il n'aura connu du modernisme que la tentation.

Est-il au contraire d'un esprit hardi, moins chrétiennement trempé ? Alors il se risque à juger le différend. La langue dans laquelle la foi plaide sa cause lui est peu familière ; fulgurante, au contraire, à ses yeux fascinés l'apologie de l'esprit moderne. La cause est entendue. C'est l'Eglise qui est dans son tort. C'est à elle de faire des excuses et de montrer désormais meilleur caractère, une volonté plus souple à la conciliation, un peu plus d'empressement à faire plaisir à l'esprit moderne, moins de ténacité à garder de vieilles manières d'être et de penser qu'il tient pour tout l'obstacle au bienheureux mariage rêvé.

Voici, en définitive, et en langage moins imagé, comment raisonne le moderniste : Le progrès est

un fait, l'esprit moderne aussi, un fait désormais acquis à l'intangible réalité de la civilisation envers et contre toutes les tentatives possibles de réaction contraire. D'autre part, le triomphe social de l'Eglise est une nécessité, le terme des plus saintes aspirations d'une âme catholique. Or, si l'Eglise doit jamais occuper une place d'honneur, la première, au sein du monde civilisé, ce ne sera pas assurément en se montrant l'ennemie de l'esprit moderne. Donc il lui faut s'en faire un allié.

Mais comment ? En exigeant de lui des sacrifices qui l'amènent à la foi ? Impossible ! La science et le progrès ne peuvent évidemment consentir à aucun arrêt, à aucune suppression ni diminution, qui seraient des atteintes portées à la vérité, une injure aux plus absolus droits de la raison elle-même.

Reste alors l'autre branche de l'alternative. L'Eglise, elle, se meut dans une sphère différente. Qu'elle se modifie donc, se transforme et se modernise pour pénétrer, cette fois de façon rationnelle et triomphale, au sein de la société civilisée.

Et voilà notre homme trébuchant à tort et à travers dans les fondrières du paragraphe précédent...

Est-il conscient de son erreur, et coupable ? Tantôt oui, tantôt non ; beaucoup, ou peu, ou pas du tout, suivant les cas. Dieu seul le sait ; nous n'avons pas à le dire. Il peut certainement y avoir chez lui une forte dose de bonne foi au début du rêve, et une inconscience du danger qu'explique trop l'absence de la lumière philosophique indispensable pour l'apercevoir.

Surviennent les avertissements de l'Eglise et le choc inévitable de ses modernes jugements, à lui, avec les décisions du souverain magistère. Que va-t-il faire ? La grâce l'attend là, et le doute aussi, et les troubles de conscience. S'il s'arrête et s'incline en toute loyale simplicité d'esprit et de cœur, il est sauvé. Il aura été un moderniste d'avant-garde, très lancé peut-être, beaucoup trop assurément. Jusqu'à l'extrême limite, il aura côtoyé le précipice sans y faire la chute profonde où s'abîment les radicaux du parti.

Ceux-là n'entendent point soumettre la critique de leur « esprit privé » à l'autorité d'un magistère surnaturel. C'est le naufrage de leur foi, quoi qu'ils en disent et veuillent nous en faire accroire. On sait le reste. C'est du protestantisme, en attendant que ce soit du rationalisme, du naturalisme, et quelque chose de pire encore.

Le moderniste « modéré », catholique encore et résolu à le rester, est en somme un ami de l'Eglise, un ami, il est vrai, mal avisé et infiniment compromettant, mais un ami cependant, et d'allure trop loyale et sympathique pour ne pas mériter d'être ménagé. L'Eglise pendant longtemps l'a traité avec une indulgente longanimité. La sévère leçon du décret *Lamentabili* n'est de sa part qu'un acte de charité condescendante où elle se contente de lui rappeler doucement certains très vieux principes de foi et de raison qu'il avait trop oubliés. Elle ne lui demande point de renoncer entièrement à son rêve de catholicisme social, qui est aussi le sien, mais dans une autre mesure et sous un angle optique un peu différent. Elle lui demande seulement de mettre plus de science théologique dans ses vues sur l'avenir du dogme et de la religion, plus de philosophie dans ses hypothèses, plus de froide raison et de réserve dans le culte exagéré qu'il a voué trop inconsidérément à l'esprit moderne.

§ 4. — L'esprit moderne

Qu'est donc enfin cette divinité mystérieuse qui compte de si passionnés adorateurs jusque dans nos rangs ? De très braves cœurs la haïssent comme le diable, alors que d'autres non moins braves cœurs en sont fascinés au point de se laisser entraîner inconsciemment jusqu'à lui faire le sacrifice de leur foi, et parfois même le sacrifice de leur raison. D'où vient, à l'égard de l'esprit moderne, l'âpreté des sentiments contradictoires qui menacent de diviser le monde catholique en deux camps ennemis : les *conservateurs* et les *progressistes ?* Il y a là, c'est clair, une équivoque redoutable et subtile. Est-ce qu'entre honnêtes gens que nous sommes tous, et de loyale bonne foi, nous n'arriverons pas enfin à la percer, à la mettre bien en évidence, et à réunir nos forces dans une commune appréciation des mots et des choses, au lieu de nous laisser affaiblir par l'esprit d'erreur qui plane incontestablement sur toute cette malheureuse affaire ?

Qu'est-ce donc que l'esprit moderne ? Une chose sans doute fort complexe, puisqu'elle est l'objet de jugements si différents de la part d'hommes également intelligents et sincères. L'unique méthode logique sûre d'arriver à fixer la définition d'un « tout » aussi vague est d'en analyser séparément les parties. Faisons donc un peu d'anatomie.

Tout d'abord il est hors de doute qu'une idée maîtresse domine toute la question : l'idée de *progrès ;* et à cette idée s'en rapportent immédiatement trois autres : le progrès comme *fait* acquis, le progrès futur indéfini comme *idéal* à poursuivre, le progrès enfin comme le *bien* de l'humanité. D'où ces trois propositions fondamentales : le progrès est le *fait*, le progrès est le *bien,* le progrès est l'*idéal* de la vie humaine.

Au second plan nous trouvons, subordonnées à l'idée de progrès, comme moyens ou formes différentes du progrès, les idées que voici :

1° L'idée générale d'*évolution :* tout progrès est un changement, donc une évolution ;

2° L'idée *libérale :* l'évolution du progrès de l'individu humain l'amène à la possession de plus en plus parfaite et consciente de sa liberté, de son indépendance au double point de vue de son intelligence (rationalisme) et de sa volonté (libéralisme proprement dit) ;

3° L'idée *naturaliste :* l'évolution du progrès

humain se déroule uniquement sur la ligne de la nature dans tous les ordres; le progrès ne peut donc être et n'est, en fait, que scientifique, c'est-à-dire indépendant et affranchi de plus en plus de toute tutelle étrangère, et donc de toute tutelle religieuse, de toute influence surnaturelle;

4o L'idée *matérialiste :* le premier et suprême besoin de l'homme est de vivre heureux ici-bas, donc de vivre bien; or les incessants progrès de la science et de l'évolution augmentent le bien-être de la vie temporelle; c'est donc à ce terme que la loi du progrès scientifique indéfini entraîne avant tout l'humanité.

Au troisième plan, enfin, il faudrait énumérer toutes les tendances, toutes les théories, les mille moyens de détail qui gravitent autour des idées principales ci-dessus précisées, soit comme coopérations à leur réalisation pratique, soit comme conséquences de la philosophie dont elles s'inspirent.

Le *fait* de la transformation profonde des modernes civilisations est là, et, comme tout fait, en tant que tel, il ne peut pas ne pas être un fait; il s'impose. Mais, non seulement il s'impose comme fait acquis, il s'impose aussi dans son prolongement virtuel, nécessaire, incoercible, parce qu'il est bon et doit durer, parce que c'est l'idéal humain de le réaliser tous les jours davantage dans la plus grande proportion possible.

L'esprit *moderne* est donc, au fond, dans sa plus profonde et commune notion, un *esprit de progrès*. D'où, de sa part, cette triple attitude : *dédain* du passé, *sympathie* pour le présent, *enthousiasme* pour l'avenir. Et cela va de soi. Comment aimer le passé qui a mis des entraves au progrès? Comment surtout vouloir le conserver puisqu'il est « dépassé » déjà par le mouvement présent et ne peut qu'en retarder fâcheusement la marche? Comment aussi ne pas admirer tout le bien que donne au monde humain le progrès présent? Et enfin, comment ne pas s'abandonner sans réserve aux espérances du progrès indéfiniment croissant dans l'avenir?

L'esprit moderne va plus loin, beaucoup plus loin, pour peu qu'il se laisse glisser sur la pente logique du second plan — d'exécution pratique — où nous l'avons vu donner dans les quatre théories fameuses : l'évolutionisme, le libéralisme, le naturalisme et le matérialisme, en attendant qu'une logique plus inexorable encore le pousse, loin des sauvegardes de la foi et du surnaturel, dans les aberrations philosophiques de l'amoralisme, du scepticisme et de l'agnosticisme final, qui est le tombeau de la raison humaine.

Nous ne disons point que tout homme, tout catholique surtout, à l'esprit moderne, va jusque là ; chacun s'arrête où il peut, et comme il peut. Reste à savoir s'il est possible de faire sa part au mouvement de l'esprit moderne, et de s'y soustraire, quand une fois l'on s'est abandonné sans réserves, sans précautions et sans freins, dès le début, à ses poussées violentes.

Au surplus, peu importe! Nous avons à définir l'esprit moderne tel qu'il règne à peu près universellement sur la pensée contemporaine. Si ses complaisants admirateurs trouvent qu'il y a des distinctions utiles à faire, c'est bien! Mais que ne s'en avisent-ils eux-mêmes, de ces restrictions, et plus tôt, en temps opportun, au lieu de donner le change aux simples en faisant à tout instant appel à ce fétiche magnifique, obscur et monstrueux qu'est l'*esprit moderne* tout court?

Sous l'influence des idées chères à l'esprit moderne, notre moderne société s'est, en effet, beaucoup transformée. L'appétit des jouissances sensuelles que lui promet le progrès scientifique étouffe de plus en plus dans le cœur du peuple le souci de la vertu. Là où la foi baisse, l'orgueil monte, et avec l'orgueil la répugnance au joug de l'autorité, de toute autorité quelconque. C'est, si l'on peut dire, le triomphe de la nature sur la grâce, de la nature avec le cortège de toutes ses originelles corruptions. C'est aussi, du haut en bas de l'échelle sociale, et dans tous les ordres de pensée et d'action, le triomphe du libéralisme, en attendant que ce soit l'apothéose universelle de l'égoïsme, et non pas même d'une forme encore idéale et acceptable d'égoïsme, mais de l'égoïsme pur et simple de la chair et de la volupté.

Telle est la société moderne, et telle, en tout cas, la physionomie dominante, chaque jour plus accentuée, de la civilisation qui attend l'humanité de demain. Ainsi l'a faite et ainsi la veut l'esprit moderne. De la science, de la liberté, du plaisir et des estomacs pleins, indéfiniment! De Dieu, de foi, de religion, de morale gêneuse et d'Eglise, le moins possible, et même à la fin, logiquement, plus du tout!

Ce qu'on en peut dire de moins sévère, c'est qu'il y a de tout, et autre chose encore, dans l'esprit moderne, du bon et du mauvais, du vrai et du faux, beaucoup de vieux et très peu de neuf.

Quelle antiquité, par exemple, vieille comme le monde, comme les anges, que l'erreur libérale du *non serviam* de nos contemporains en révolte contre Dieu et sa loi, simple perpétuel écho du premier péché jeté par une volonté créée à la face du Créateur!

Quelle antiquité encore, que cette âpre chasse au perfectionnement des plaisirs du corps, que cette conception du progrès scientifique de la vie humaine par l'augmentation de son bien-être matériel sans souci de l'âme, de la morale, et de la vie future, simple écho pratique de toutes les philosophies matérialistes des temps passés!

Quoi d'antique, enfin, vieux de vingt siècles, comme cet effort, soi-disant critique, de la libre pensée, de la raison pure, cherchant à fuir l'autorité de la foi surnaturelle, du dogme révélé?

Ce qui est vraiment moderne, c'est 1o la *philosophie du progrès* scientifique, matériel, évolutif, indéfini, où l'on met résolument la fin dernière

idéale de l'humanité (et encore y a-t-il beaucoup de vieilles idées là-dedans), et 2o *l'état social présent* qu'a engendré cette philosophie, et que doit accentuer davantage encore, dans le même ordre d'idées, la civilisation future.

Ceci dit, je définis maintenant l'esprit moderne : « Une mentalité (ou disposition générale d'esprit et de cœur) sympathique à tous les épanouissements présents et futurs du *progrès scientifique naturel* considéré, non pas seulement comme un fait acquis partiellement déjà, et *intangible*, mais comme *un bien idéal* auquel l'humanité a le devoir de tendre sans cesse, indéfiniment, avec le droit d'écarter tout obstacle susceptible de contrarier ses *évolutions*. »

J'ai écrit à dessein : UN *bien idéal* et non pas LE *bien idéal* (la seule fin dernière), afin de ménager une porte de sortie aux honnêtes penseurs catholiques enfermés peut-être encore à l'heure actuelle dans cette définition, mais qui commenceraient à craindre d'y demeurer prisonniers et n'y trouveraient point tout l'air respirable que réclame la vie de leur foi et de leur raison.

La définition est large ; il la fallait ainsi pour qu'on ne la supposât point fabriquée uniquement sous l'inspiration des exigences d'un préjugé ou d'une école. Elle reste exacte néanmoins, comme expression logique d'une induction régulièrement conduite ; et, ainsi qu'il était juste, elle laisse suffisamment transparaître, sur le point essentiel, l'*équivoque* qu'il faut maintenant prendre à part carrément et dissiper une fois pour toutes.

§ 5. — Critique du modernisme

Toute opération nouvelle, tout changement n'est pas progrès, et donc, toute évolution non plus.

Un blasphème est une opération nouvelle ; un mal de dents est un changement ; l'excroissance indiscrète d'un furoncle est une évolution. Rien de tout cela n'est bon. Ou plutôt, si : toutes ces nouveautés d'être, vues seulement dans le cadre étroit des causes prochaines qui les ont produites, sont, si l'on veut, en soi, des « actuations » comme on dit en philosophie, des perfectionnements survenus dans l'exercice de la faculté de parler pour la langue du blasphémateur, de la faculté d'exercer leur activité pour les microbes qui déterminent la carie ou l'anthrax. Aucun moderniste, aucun homme de bon sens n'hésitera à dire pourtant que tout cela en définitive est mal, progrès à rebours, mouvement de recul sur la ligne de la perfection. Pourquoi ? Parce que, la perfection d'un tout résultant de l'équilibre harmonique de ses parties, l'hypertrophie de celles-ci, loin d'être un progrès, constitue un mal pour l'ensemble.

Quand donc l'on met en cause l'idée de progrès il faut nettement séparer en deux classes : 1o les progrès partiels qui concourent à la perfection du composé humain tout entier, et 2o les progrès partiels qui, tout au contraire, y font obstacle. Nous laissons de côté ceux qui peuvent être considérés comme indifférents, neutres.

Or, est-ce un progrès humain, est-ce simplement du progrès, que le bien-être du corps quand il étouffe la raison, et *vice versa ?* Est-ce un progrès que l'exaltation des sens et la satisfaction de leurs appétits aux dépens de la morale, ajoutons pour des catholiques : aux dépens de la foi et du salut éternel ? Donc, dans l'ordre humain, l'idée de *progrès* est à priori inséparable de l'idée de *règle*, d'une mesure, tirée des exigences profondes de la personne tout entière, qui fixe la proportion juste du développement des parties pour le plus grand bien du tout.

Qu'on ne nous parle donc plus de *progrès tout court*, mais de *progrès humain*. Celui-là seul est bon, souhaitable, parce que seul il répond aux exigences du plus élémentaire bon sens philosophique. *Premier point :* LE VRAI ET BON PROGRÈS NE PEUT ÊTRE QU'UN PROGRÈS HUMAIN.

La philosophie enseigne encore ceci, que d'ailleurs la foi et la théologie confirment : La fin dernière, règle suprême directrice des actions humaines, des évolutions et progrès possibles de la personne humaine intelligente et libre, 1o n'est pas ici-bas mais au ciel, après la mort, 2o ne consiste pas dans la plénitude de la vie végétative ou animale, mais dans la plénitude de la vie raisonnable harmoniquement coordonnée avec les vies d'ordre inférieur. Donc, est mauvais, déraisonnable, antirationnel, tout soi-disant progrès qui tend à subordonner l'âme au corps, la morale aux passions, l'esprit à l'estomac.

Or, il s'en faut que toutes les sortes du moderne progrès respectent la suprématie de l'ordre intellectuel sur l'ordre matériel. Et les fanatiques de l'esprit moderne ne distinguent jamais ce qu'il y a de bon et de mauvais sous ce rapport dans le progrès tout court, présenté toujours par eux sous la forme vague qui cache le mieux la terrible équivoque dissimulée dans ses flancs.

Quand donc l'on met en cause l'idée de progrès humain, il faut nettement séparer en deux classes : 1o les progrès partiels, qui concourent à la perfection, avant tout intellectuelle et morale, du composé personnel tout entier, et 2o les progrès partiels qui, tout au contraire, y font obstacle. Les premiers sont bons, les seconds mauvais. Est-ce vrai, cela ? *Deuxième point :* LE VRAI ET BON PROGRÈS HUMAIN NE PEUT ÊTRE QU'UN PROGRÈS MORAL.

Voici venir la révélation, la foi et l'Eglise. Il suffit d'appliquer ici, à l'usage des penseurs catholiques, les principes de philosophie qui nous ont déjà servi à montrer pourquoi et comment *le progrès* tout court est une pure équivoque, qui se résout fatalement en ces deux idées : *progrès bon* et *progrès mauvais*.

Le premier bien de la personne humaine n'est-il pas d'atteindre sa fin dernière, et non pas sa fin dernière entendue de façon philosophique quel-

conque, mais telle que Dieu Créateur et Rédempteur l'a positivement déterminée et imposée à la conscience de l'homme ? Aucun moderniste catholique ne nie cela, sans doute. Eh bien ! alors, concluons qu'il faut tenir pour faux et mauvais progrès tous ceux qui détournent l'homme de sa foi, de sa fin dernière surnaturelle, de l'Eglise catholique et de son magistère, et même tous ceux qui simplement font obstacle au mouvement surnaturel de l'âme vers cette fin dernière par les moyens de grâce et de sanctification que la religion du Christ met à sa disposition.

Ceci est d'importance. Que le modernisme y prenne garde. Il faut ou nier la foi, ou nier le progrès qui la ruine. Pas de milieu. Quand donc l'on met en cause l'idée de progrès humain, qui pour un catholique ne peut être que le progrès *humain-surnaturel*, il faut nettement séparer en deux classes : 1º les progrès partiels, qui concourent à la perfection de la vie de la foi et de la grâce dans l'homme et dans la société, et ceux-là sont bons, 2º les progrès partiels qui au contraire y font obstacle, et ceux-là sont mauvais. *Troisième point :* LE VRAI ET BON PROGRÈS HUMAIN MORAL NE PEUT ÊTRE QU'UN PROGRÈS CATHOLIQUE.

Cela suffit. On sait maintenant ce qu'il faut entendre par *progrès bon* et *progrès mauvais*. On sait aussi pourquoi il y a deux esprits modernes, l'un bon, qui aime passionnément le progrès bon, jusqu'aux extrêmes limites où il devient mauvais, et un esprit moderne mauvais, suffisamment caractérisé par son opposition avec l'autre.

Dans une région moins élevée, et comme détail d'application des principes que nous venons de rappeler, ajoutons qu'une âme catholique ne manque point d'autres critériums sûrs pour apprécier le caractère bon ou mauvais du progrès moderne.

Est-ce que le libéralisme, le naturalisme, le rationalisme, le matérialisme, l'indifférentisme religieux, etc., etc., ne sont pas des erreurs expressément et sous mainte forme réprouvées par l'Eglise ?

Est-ce que l'esprit moderne, quand il n'y a pas sa source, ne conduit pas logiquement à ces aberrations ?

Est-ce que la constatation de ce simple fait n'est pas suffisante au moins pour mettre en garde un moderniste catholique contre la séduction globale du progrès, et pour l'en détourner s'il s'en est laissé trop profondément impressionner ?

Quant à la théorie de l'évolution, nous n'en dirons que deux mots qui paraîtront suffisants après tout ce qui précède. Là encore il faut distinguer : la raison et la foi s'accordent pour condamner également l'hypothèse de l'universelle évolution indéfinie des idées et des choses. En particulier, dans l'ordre intellectuel [1] l'évolution de la vérité est un non sens. Le vrai se développe, se complète, se modifie même si l'on veut, par des interprétations ; mais tout cela n'est pas l'évolution, ni, d'aucune sorte, le passage d'un extrême à l'autre des contradictoires. Ce qui est vrai ne peut pas ne pas l'être, et donc l'est éternellement.

Or, les dogmes sont d'une vérité non moins assurée que les principes les plus évidents d'ordre rationnel ou mathématique. Qu'on ouvre largement la voie à l'*hypothèse* évolutionniste sur le terrain des êtres concrets et contingents, rien à redire à cela. Mais aucun catholique ne peut *salva fide*, aucun homme de bon sens ne peut *salva ratione*, laisser ravager tout le domaine de la pensée et de la foi par l'hypothèse d'un « relativisme universel » qui n'est au fond que la vieille théorie sceptique de l'impossibilité d'aucune connaissance stable, objective, certaine, pour l'esprit humain. Il en est de l'évolution comme du progrès : faute de distinction, l'on s'y noie en pleine équivoque.

Revenons maintenant au modernisme.

C'est une simple tendance, disent les uns ; une erreur, un tissu d'erreurs, proclament les autres. Il peut y avoir, suivant les cas, tendance amorphe et mal caractérisée, ou erreur formelle. Chez les radicaux du groupe, c'est de l'erreur ; pour eux comme pour les modernes mécréants, l'état d'esprit auquel ils sont arrivés plonge plus ou moins ses racines dans les faussetés philosophiques et théologiques qui sont tout le fond de la mentalité moderne mauvaise des ennemis de Dieu et de l'Eglise.

Chez les modérés, le modernisme part, nous le voulons bien, d'un « bon naturel » (naturel... oh combien !) au point de vue des intentions. Mais il part aussi de l'illusion équivoque que nous avons dissipée à propos de l'idée vulgaire fausse qu'on se fait du progrès et de ses notions adjacentes. De sorte que, en fin de compte, il se trouve qu'il y a erreur au moins inconsciente dans le modernisme, au début, au milieu, à la fin.

Une autre illusion encore, une erreur toute spéciale, est à relever au compte du modernisme, qui explique et excuse dans une large mesure les audaces de son alliance avec le pire esprit moderne. Cette illusion, c'est le rêve du *triomphe de l'Eglise* dans et par la société moderne. Où a-t-il vu la prophétie de ce triomphe et pourquoi l'entend-il de façon si séculière et mondaine ? Nulle part la révélation ne nous parle de cette sorte d'apothéose universelle de l'Eglise catholique sur le monde humain terrestre. Aucune page de l'his-

[1] Nous laissons de côté la critique, inutile ici, de la théorie évolutionniste dans ses applications à l'ordre des choses matérielles. Chacun sait que, même sur ce point-là, elle a toujours été contestée par des savants de premier ordre Ce qu' on sait moins, peut-être c'est que l'ancienne théorie des *mutations brusques* vient de faire une rentrée sensationnelle dans le monde de la science et qu'elle s'annonce comme devant y reconquérir rapidement une bonne part du terrain perdu depuis Cuvier. (Cf. G. Le Bon, *L'évolution des forces*, 1907, p. 369).

toire, même aux âges les plus chrétiens, ne nous la montre ainsi glorifiée. Toujours, au contraire, tantôt plus, tantôt moins, ici ou là, elle souffre.

C'est bien d'aimer passionnément l'Eglise : encore faudrait-il ne pas construire de façon trop subjective et fantaisiste l'objet de son amour. Quelle raison de la concevoir soi-disant plus belle ou autrement belle que ne l'a conçue son divin Maître, qui l'a voulue surtout et exclusivement sainte, convertisseuse d'âmes et pourvoyeuse du paradis, tout simplement ?

Ce que pensent là-dessus ou ne pensent pas les hommes n'importe point. Elle va droit son chemin par toute voie, surnaturelle, de douleur ou de bien-être, d'éclat social ou d'humilité, qui la rapproche du pécheur à justifier, de l'âme fidèle à sanctifier. Ce n'est pas aux sociétés, c'est aux individus, et à tout homme de bonne volonté, n'importe où et n'importe quand, qu'elle offre les trésors de grâce et de vie surnaturelle dont elle est dépositaire.

Le « succès social » est pour elle un résultat, non la cause ni le but essentiel de son œuvre. Elle le souhaite, c'est évident, comme un concours utile à son influence publique. S'il lui fait défaut, comme il arrive souvent, elle ne s'en afflige pas autrement et va quand même à sa fin. Si le monde la repousse, le monde alors va seul à ses destinées, et seule elle va aux siennes, toujours puissante de la puissance de Dieu et vivante des paroles de la vie éternelle. Cette puissance, jamais elle n'ira en quêter le contrôle et l'appui auprès de ses ennemis, jamais elle ne fera le sacrifice d'un iota de son Symbole à aucun esprit moderne.

Le monde finira par l'ignorer... Peut-être ! L'Apocalypse a des perspectives bien troublantes sur les derniers temps. Le monde peut-être aussi, et pourquoi pas ? finira par l'entendre, comme il l'a entendue à certaines heures sombres de crise et d'affaissement, à certaines heures où il semblait humainement le plus éloigné d'elle. Ceci est le secret de Dieu où nous n'avons pas à pénétrer.

O Moderniste, qui aimez l'Eglise, si vous voulez lui faire du bien, soyez d'abord vigoureux et saint catholique vous-même ; dépensez votre vie à rendre par votre exemple croyants et bons tous les êtres humains de chair et d'os avec lesquels vous avez contact. Laissez là l'utopie du triomphe mondain de l'Eglise et des transformations que vous rêvez dans son dogme, dans ses institutions, dans sa vie modernisée. Laissez, l'Eglise vous en conjure, laissez cette besogne stérile, insensée, impossible. Amenez quelques incrédules à la foi, quelques pécheurs à la prière, au confessionnal, à la grâce : voilà le chef-d'œuvre de vie surnaturelle et d'apologétique vraie que Dieu attend de vous pour la gloire de sa cause. Sans compter que ce serait là, si vous y tenez, une bonne manière de contribuer efficacement, par l'augmentation de sa société fidèle, au triomphe social de l'Eglise, devenu, sous cette forme pratique, digne objet de vos ardeurs apostoliques.

Et voici qui m'amène à dire un mot d'une autre illusion, plus universelle et moins catholique celle-là, dont se berce l'esprit moderniste. L'état présent de la société, délirante de la fièvre du progrès et de tout ce qui s'ensuit, est, dit-on, un *fait intangible*, qui ne peut plus disparaître de la scène du monde, qui ne fera donc que se confirmer et s'accentuer tous les jours davantage. On ne fait pas remonter son courant à un fleuve. L'arrêter est impossible ; l'endiguer, à peu près autant. Reste, tout sagement, à s'y laisser entraîner...

Fait intangible, irréformable, l'état présent de l'esprit et du monde moderne ? Pourquoi cela, s'il vous plaît ? On l'affirme, c'est vrai ; mais qui en a jamais donné la preuve ? Tout change. Est-ce que cela seul serait inchangeable ? Tout évolue. N'y a-t-il donc d'évolution possible que pour le mal et l'erreur, jamais dans le sens de la vérité et du bien ???

Mais il faudra revenir en arrière... ? Sans doute, et c'est un *progrès* de changer de route quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé.

Les *faits matériels* acquis au progrès scientifique resteront, cela va de soi ; ils sont d'ailleurs moralement indifférents ou neutres, raison suffisante pour que la foi suivant les cas s'en désintéresse ou y applaudisse. Quant à l'état présent des *idées*, c'est autre chose. Ce fait-là changera, le jour où l'erreur aura cédé la place à la vérité dans l'esprit moderne dévoyé. Et n'est-ce pas tous les jours que nous assistons à des changements, à des palinodies, à des successions contradictoires d'idées, de systèmes, de philosophies dans tous les domaines de la pensée ?...

Distinguons donc encore une fois dans le « fait » du bloc moderne les *faits matériels* intangibles, et les *idées fausses*, on ne peut plus tangibles et réformables. Ceci diminuera peut-être le culte un peu aveugle et à priori du moderniste pour le bloc, cette masse équivoque de choses bonnes et mauvaises, caduques et durables, que renferme la civilisation présente et la synthèse de son esprit moderne. Ceci l'aidera à comprendre pourquoi et par où il faut vigoureusement l'attaquer, pour le débarrasser de l'impur alliage qui le souille, et pourquoi aussi des gens tout à fait de leur temps, à l'esprit on ne peut plus ouvert aux choses modernes, restent résolument réfractaires à tout ce qu'il y a d'influences pernicieuses dans les séductions de l'esprit moderne, et pourquoi enfin l'Eglise catholique, qui n'a jamais été, loin de là, hostile aux légitimes progrès des choses humaines, vient de faire entendre sa voix au monde entier pour frapper d'une solennelle condamnation le *modernisme*.

C'est fini. Résumons, et comptons bien.

A L'ORIGINE de la mentalité moderniste, trois racines, trois illusions (trois erreurs) :

1° L'illusion du *faux progrès* et de la fausse évolution ;

2° L'illusion du *fait intangible* de l'état et de l'esprit de la moderne civilisation ;

3° L'illusion du prétendu nécessaire *triomphe social humain* de l'Eglise.

A LA FIN du mouvement moderniste, quatre (principales) erreurs :

1° L'*universel relativisme* évolutionniste de toute idée, de toute vérité, de toutes choses ici-bas ;

2° L'*universel libéralisme* avec les révoltes de son « autonomie » contre toute autorité quelconque, « hétéronome », dans la pensée et dans l'action ;

3° L'*universel naturalisme ;*

4° L'*universel matérialisme* pratique.

AU MILIEU, au cours du mouvement, et en des mesures très variées suivant la caractéristique des esprits piqués de modernisme :

1° Tantôt l'*apostasie* pure et simple, plus ou moins avouée, des radicaux arrivés aux extrémités logiques du système (négation de la révélation, de la foi, de l'Eglise, du magistère, de Dieu même, etc.) ;

2° Tantôt des *hérésies* ou contradictions, plus ou moins conscientes, des enseignements de la foi catholique sur tous les points de dogme qui gênent l'esprit moderne ;

3° Tantôt, et presque toujours, des *aberrations philosophiques* portant principalement sur la théorie de la connaissance humaine, sur la liberté, le progrès, la fin dernière, la morale ;

4° *Toujours un flottement vague* d'idées et de langage où se trahit l'équilibre instable d'une position fausse, sans cesse ébranlée par le ballottement de sollicitations en sens contraires ; et dans l'inquiétude de ce flottement de l'âme moderniste, désemparée, sans boussole ni gouvernail, c'est finalement, tantôt la grâce, et tantôt la nature, qui a le dernier mot, suivant que c'est la trempe d'*esprit catholique* ou d'*esprit moderne* qui se trouve prédominante.

Voilà, bien-aimé lecteur, l'analyse exacte et tout le bilan du modernisme. C'est loyal, et c'est clair.

Notre position, à nous catholiques, et nos conclusions sont tout autres. Puisqu'il est un bon progrès, un bon esprit moderne, une bonne manière d'admirer et d'aimer la présente civilisation, — *Vetera novis augere*, — soyons modernes tant et le plus que nous pourrons dans ce sens-là ; dans l'autre sens doublement réprouvé par la raison et par la foi, non, jamais !

Le monde impie trouvera gênante cette distinction et trop mince la sympathie que nous lui offrons. C'est possible, certain même. Et après ? C'est à Dieu, et pas au monde, que nous avons à rendre compte du bon équilibre de notre conscience et de nos jugements sous la sauvegarde surnaturelle de la foi. L'Eglise a connu d'autres blocs que celui-là. Il n'en est point, d'invention humaine dans l'ordre du bien, qui puisse la gêner ; il n'en est point, d'invention humaine dans l'ordre de l'erreur et du mal, que sa puissance, qui est celle de Dieu, ne puisse briser, s'il est dans les desseins de la Providence qu'elle le brise.

Qu'arrivera-t-il de celui-ci qui fait tant peur aux catholiques tièdes de notre temps ? Personne ne peut le dire. Fondra-t-il comme neige sous la chaleur de la sainteté catholique, revivifiée par la persécution de l'esprit moderne ? Continuera-t-il d'écraser encore beaucoup de consciences faibles et d'esprits simples sous sa masse de clinquant doré ? C'est le secret de Celui qui règne dans les cieux. Respectons-le dans le silence de l'adoration discrète.

Ce qui est bien certain, c'est que l'esprit moderne sans la foi mène l'humanité à sa perte, aux antipodes du progrès ; que le « catholicisme modernisé » serait la ruine de l'Eglise ; et donc, enfin, qu'il n'y a d'espérance de vrai progrès et de salut pour la civilisation future que dans « l'esprit moderne christianisé. »

LITURGIE

Q. — Est-il bien sûr, comme le dit l'*Ami*, p. 79, que s'il s'agit du maître-autel, son vocable ne peut être que celui même de l'église ?

Quelques-uns paraissent fort étonnés de cette affirmation, et se demandent comment la concilier en fait avec ce qui a lieu dans un grand nombre d'églises. Par exemple, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, l'autel principal est-il réellement consacré sous le vocable de la très sainte Vierge, bien qu'il y ait dans l'église le célèbre autel de l'Archiconfrérie ? De même, un grand nombre d'églises cathédrales et paroissiales ont pour titulaire la très sainte Vierge (Notre-Dame) ; faut-il dire que toujours l'autel principal est consacré en l'honneur de la très sainte Vierge, bien qu'il y ait dans l'église un autre autel dans une chapelle spéciale érigée en l'honneur de la très sainte Vierge ?

R. — Pour rassurer ceux qui s'étonnent de notre affirmation, nous leur citerons le témoignage de Bernard disant dans ses commentaires du Pontifical Romain : « L'autel fixe est toujours consacré sous le vocable d'un mystère ou d'un saint, *qui est le même que celui de l'église*, s'il s'agit de l'autel principal [1]. »

Pourquoi exigerait-on, du reste, s'il en était autrement, que la statue du titulaire de l'église, et pas d'autre, « in ara maxima ponatur » ? Il y aurait là une énigme que personne ne comprendrait. (Cf. S. R. C., 11 mars 1837, n. 2762).

Ajoutez à cela que, lors de l'érection d'une confrérie, qui doit avoir *sa chapelle particulière* ou au moins *un autel* qui en soit comme le siège, c'est à l'évêque du lieu, ou avec son consentement au curé de la paroisse, qu'il appartient de désigner cette chapelle ou cet autel ; et vous ne vous

[1] *Cours de Liturgie romaine, Le Pontifical*, tome II, page 132.